

### AU-DELA DE LA METAPHORE, LE CHANTIER COMME OPERATEUR ESTHETIQUE

**Du chantier dans l'art contemporain**, Angèle Ferrere, L'Harmattan, coll. Eidos série Retina, Paris, 2016, 132 p., ISBN : 978-2-3430-9250-8, 14,50 €.

Les essais sur l'art contemporain partent souvent de concepts hétéroclites qui ont l'avantage de donner des repères à l'intérieur de l'énorme dispersion conceptuelle et formelle de ce champ artistique. Des domaines d'intervention, des médiums, des processus sont pris comme opérateurs d'analyse : la participation, le miroir, la marche, l'effacement... *Du chantier dans l'art contemporain* d'Angèle Ferrere annonce ce genre de recension, autour d'un thème soigneusement cerné sur les plans historique, sémantique et philosophique. L'enjeu pour un tel sujet, fréquemment exploré dans les écoles d'art, sera de tenir ses promesses théoriques avec un corpus d'exemples efficaces.

Au fil des chapitres, l'auteure inscrit la notion de chantier dans une évolution historique, rattachant propositions artistiques et ancrages philosophiques. Le début du XX<sup>e</sup> siècle place le chantier dans la dialectique déconstruction/reconstruction : il accouche de nouveaux tracés de villes qu'il faut aussi légitimer politiquement. Du côté de l'art, Angèle Ferrere montre les relations intimes qui se tissent entre la photographie, fille de l'ère industrielle, et le chantier, lieu du bâti et de la métamorphose. Une esthétique géométrique, induite par les lignes des échafaudages, pénètre ainsi l'imagerie. Les peintres futuristes, dès avant la guerre de 14, représentent des chantiers et Fernand Léger en peint de retour du front. Le chantier est bien un motif de composition picturale qui inspire les avant-gardes comme un schème de l'utopie technique et sociale.

Les destructions de la Seconde Guerre mondiale créent des villes palimpsestes, et Berlin en est l'emblème ; détruite à plusieurs reprises jusqu'à la réunification, elle cherchera à oublier grâce à des campagnes de reconstruction. Dans une partie philosophique, l'auteure aborde les notions d'oubli, par le vide dans le paysage ou par la reconstruction ; Derrida nourrit la réflexion par la mémoire spectrale. Si les cendres sont le substrat d'une disparition, elles ont aussi une présence en elles-mêmes. Pour saisir ce modèle, il est nécessaire de quitter une pensée dialectique, occidentale, pour trouver dans le chantier un lieu de conciliation des concepts opposés, une destruction créatrice. Les découpes de Gordon Matta-Clark dans des maisons abandonnées illustrent le propos avec justesse.

Dans les années 1990, des bâtiments abandonnés deviennent lieux culturels, tels la Kunsthau Tacheles à Berlin, et forment le point de départ d'une réflexion sur l'utopie contenue dans le chantier. Après sa fermeture, cet espace devient un lieu virtuel d'expositions ; certains artistes créent des villes numériques, invitent des urbanistes à y agir.

Les artistes conçoivent donc des œuvres-chantiers : Alain Bublex, père de la ville fictive de Glooscap, en tout premier lieu. Il active aussi certaines utopies urbanistiques des années 20 à 60 qui ont emprunté formes et énergie à la structure du chantier : le plan Voisin dessiné par Le Corbusier pour Paris, ou le cabinet Archigram. Cet élargissement du regard en direction du paysage conduit à Robert Smithson et à la valeur entropique du monde. Plus près de nous, Lara Almarcegui tire des installations du chantier même, qui sont ré-absorbées par le paysage.

Le chantier est pourvoyeur de formes, voire d'une esthétique – nous sommes dans les années 60 – et l'idée semble mieux démontrée par les architectures d'Archigram, de Reyner Banham, de Piano et Rogers, que par les exemples artistiques récents, qui reviennent à représenter le chantier (Stéphane Couturier). La suite du cheminement historico-théorique de l'ouvrage conduit, avec bien-fondé, à interroger l'histoire de la commande publique en France. De la Nuit Blanche (2012) aux commandes d'œuvres sur les tracés de tramway (Strasbourg, Paris), les artistes ont diversement saisi le chantier : comme un site d'installations spectaculaires par les frères Ripoulain ou comme un révélateur subtil des zones aveugles que les discours de légitimation occultent (Mohamed Bourouissa). L'interprétation assez prévisible du chantier comme blessure organique et érotique arrive en fin d'ouvrage, et sans pesanteur.

Cet ouvrage apporte des analyses intéressantes sur le chantier comme outil théorique et métaphorique. Cependant, si l'on s'en tient à son titre, on regrette que son corpus artistique ne soit pas assez fourni pour la partie contemporaine. D'autres démarches artistiques auraient sans doute conduit l'auteure à bifurquer, et auraient multiplié les points de vue. De Ben Schumacher à Kawamata ou Stefan Shankland, de Stéphanie Cherpin à Gregor Schneider ou Jan Kopp, les manières de faire chantier avec l'art (et non l'inverse) sont foisonnantes.

Un travail éditorial fait défaut, qui aurait éliminé les innombrables fautes d'orthographe et modifié le titre pour le rapprocher du contenu réel : l'influence philosophique et esthétique du chantier dans les domaines artistique et architectural, et ce, tout au long du XX<sup>e</sup> siècle.

**Françoise Lonardoni**

*Historienne d'art, spécialisée dans la période contemporaine*

## BRÈVE

### LIEUX D'EXPÉRIMENTATIONS ARTISTIQUES (COFFRET)

La passe du vent, Vémissieux, 2016, ISBN : 978-2-8456-2296-8, 30 €.

Ce coffret rassemble trois ouvrages, précédemment parus aux Éditions de La passe du vent, consacrés aux friches industrielles devenues des lieux d'expérimentations culturelles et artistiques : *Kinetica. Lieux d'expérimentations cinématographiques en Europe* (2011), *In vivo. Lieux d'expérimentations du spectacle vivant* (2013) et *De visu. Lieux d'expérimentations des arts plastiques* (2015).

Compulsant des expériences en France et en Europe, ce recueil donne un panorama illustré de ces espaces qui se révèlent être de véritables laboratoires « tissant de nouveaux rapports entre art, population et territoire ».



## BRÈVE

### RUE JEAN-PIERRE TIMBAUD

**Une vie de famille entre barbus et bobos**, Géraldine Smith, Stock, Paris, 2016, 200 p., ISBN : 978-2-2340-8125-3, 18,50 €.

La famille de Géraldine Smith s'installe entre 1995 et 2007 rue Jean-Pierre Timbaud, une artère située entre le XI<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Un quartier réputé pour sa mixité sociale, religieuse et ethnique. C'est un choix guidé par le désir de voir grandir leurs enfants dans un environnement multiculturel, ouvert et tolérant. Quelques années plus tard, avec le recul que lui confèrent son expatriation aux États-Unis et les quelques années écoulées, l'auteure revient sur cette expérience et confronte ses aspirations à la réalité. Elle perçoit alors que derrière une apparente cohésion et convivialité se cache plutôt une cohabitation où les uns et les autres vivent côte à côte sans réellement se fréquenter. Elle prend aussi conscience de sa naïveté à avoir ressenti gêne et culpabilité à poser un regard critique, voire négatif, sur les comportements et pratiques de celui qui est différent, et de l'importance que peut avoir l'affirmation de ses propres valeurs culturelles.

## vient de paraître

**Atlas du spectacle vivant en Rhône-Alpes**, La Nacre, Lyon, 2016, 145 p.

Cet ouvrage répertorie et cartographie les ressources dans le secteur du spectacle vivant en Rhône-Alpes, telles que les équipes de création artistique, les structures de diffusion, les producteurs de concerts et labels, etc. Il s'agit d'une photographie du territoire rhônalpin en 2015 élaborée à partir des données issues de la base Réseau Information Culture de la Nacre et des informations recueillies auprès de la DRAC Rhône-Alpes, de la Région Rhône-Alpes, des huit départements de l'ancienne région Rhône-Alpes, de la Métropole de Lyon et de différentes ressources professionnelles. Cet atlas s'adresse principalement aux acteurs culturels et aux élus pour qui il peut être un véritable outil de connaissance et d'aide à la décision.